

Portraits de Hitler en figure satanique

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE – HISTOIRE
28/10/1999

Une vision infernale (ou baroque) en ce qui concerne Adolf Hitler ? Voilà qui ne choquera guère. Dès qu'on admet que ce personnage est, de fait, une figure satanique.

Et donc le « diabolisme hitlérien talentueux », telle est somme toute la thèse ou la théorie que propose Alexandre Adler en une brillante préface, un peu ébouriffante, époustouflante ; thèse que propose aussi François Delpla au fil d'une biographie (du Führer) utile certes, mais parfois un peu lourde ; car Delpla utilise volontiers la méthode socratique des points d'interrogation successifs, suivis de longs paragraphes en forme de réponses ; et cela au lieu d'enfourcher l'habituel itinéraire biographique en forme de chronologie. Delpla, malgré tout, cerne assez bien quelques problèmes. Et puis, nous disposons, surtout, désormais du grand livre de Ian Kershaw : un *Adolfus redivivus* (« Hitler revisité ») à l'anglo-saxonne : un long fleuve pas tellement tranquille, semé de récifs, d'embûches traîtresses, de Niagara.

Il y a quelque chose de dérangeant (c'est le cas de le dire) dans la personnalité hitlérienne : il s'agit, en effet, selon beaucoup de gens, d'un ancien clochard viennois, qui restera caporal pendant toute la guerre de 1914-1918 parce que ses officiers, croit-on, le considéraient comme trop « déjanté » pour en faire un officier. Il faudra attendre l'année 1920 pour que les puissants talents d'éloquence du caporal le portent brutalement, en quelques années, au premier plan de la scène politico-médiatique. Il y fera désormais résidence et ne la quittera plus que « les pieds devant », lors de la catastrophe de 1945, par lui provoquée. Une telle description « clochardisante » de l'Autrichien devenu leader suprême arrangerait plutôt les Allemands : ils préfèrent, Dieu sait pourquoi, avoir été menés en bateau par un minable qui n'était ni fait ni à faire, plutôt que par un leader de grande envergure, fût-il, en effet, le Génie du Mal.

C'est l'idée même d'une marginalité du Führer que Kershaw et Delpla, chacun dans son genre, pourfendent assez rudement. Hitler clochard ? En fait, cet individu n'a connu vraiment les bas-fonds viennois que pendant quelques mois ; il avait alors vingt ans, vers la fin de 1909 et au début de 1910. Pour le reste, ce jeune peintre, qui avait un petit talent « sur les marges », gagnait honorablement, mais modestement sa vie en vendant des tableaux à Vienne, puis à Munich. Alors Hitler, minable caporal ? En fait, ce soldat courageux aurait pu devenir sous-officier, plus tard officier, s'il avait consenti à quitter son régiment, auquel l'attachaient de forts liens communautaires.

Dans la vie réelle, Hitler, garçon quelque peu cultivé, a cherché sa voie pendant quelque temps, le résultat de cette « recherche » devant s'avérer catastrophique. Orateur et cabotin éblouissant, brusquement distingué comme tel, après la guerre, il avait même été, au préalable, vers 1919-1920, vaguement socialisant, sinon communisant. Façon de rappeler que Hitler peut apparaître aussi comme un révolutionnaire, mais, en son cas, dans le sens péjoratif et destructif : un naufrageur des anciens régimes germaniques. Sa doctrine ne s'est développée que peu à peu, avec les conséquences infernales que l'on connaît, et ce système doctrinaire ne sera tout à fait au point que vers 1924, trouvant son expression quelques années plus tard avec *Mein Kampf*.

Trois valeurs essentielles déterminent cette « construction idéologique » : d'abord, le culte du chef, du « géant » (Luther, Bismarck, Frédéric II, Hitler lui-même), un chef qui, par sa propre grandeur, sa « baraka », sait ajuster les pièces de la mosaïque nationale ou mondiale, et peut aussi fabriquer des mythes, des thèmes de propagande, des dogmes quasi religieux. En second lieu, vient le « sens du combat » (*Kampfsinn*), lui-même équivalent d'une espèce d'intuition « darwinienne » et de l'instinct bagarreur de conservation, ou soi-disant tel. Ces deux premières valeurs, au gré du futur chancelier de l'Allemagne des années 30, étaient évidemment menacées par la démocratie et par le pacifisme, l'une et l'autre parties intégrantes du soi-disant « judéo-marxisme ». Venait enfin, au titre de la troisième fonction, ce qui constituait à soi seul une nouvelle idéologie en soi et pour soi ; bref, un « quadriloge d'invectives » : le culte de la race, du sang, de l'espace vital ; et l'antisémitisme.

Celui-ci était déjà très net chez le jeune Hitler (mais sans plus) au cours des années viennoises : il ne prendra sa valeur centrale, cardinale dans l'hitlérisme que peu à peu, de 1919 à 1926, devant régir dès lors toute la conception hitlérienne du monde, avec les conséquences ultragénocidaires que l'on connaît.

Pour le reste, on retrouve chez nos deux ou trois auteurs des thèmes connus et toujours valables : et d'abord le somnambulisme hitlérien, la fuite en avant. Le leader nazi ne sait pas s'arrêter, c'est une force qui va, un personnage non seulement de Tolstoï (le Napoléon de Guerre et Paix) mais de Dostoïevski (Le Joueur). A chaque étape de sa carrière, il brûle ses vaisseaux ; il joue son va-tout (Rhénanie, Autriche, Sudètes, Prague, Memel, Varsovie, Dunkerque, Barbarossa, la déclaration de guerre aux Etats-Unis, Stalingrad... en attendant le Bunker, puis le suicide). Ensuite, deuxièmement, la radicalisation cumulative : les gens font du zèle, ils veulent être (en Allemagne) plus hitlériens que nature ; le programme du chef est ainsi appliqué au-delà même des désirs de l'intéressé, par un excès d'action concurrentielle de la part de ses sous-ordres, ceux-ci par ailleurs étant en situation de détestation mutuelle et permanente les uns contre les autres.

En tierce position, le thème de la peur : Hitler, dès 1933-1934, perd très vite toute légitimité, et il va régner (partiellement) grâce à la terreur ; cependant qu'en parallèle il dispose d'un consensus à géométrie variable, lequel est engendré initialement par ses grands succès de politique extérieure vers 1935-1938.

Le lecteur veut-il s'intéresser, par ailleurs, aux « micro-Hitlers », du reste redoutables, dans le genre de Goering, ou encore de Goebbels, Himmler et quelques autres : il lui suffira de se reporter sur ce point à l'intéressant ouvrage de Guido Kopp où le concept d'antijudaïsme exterminationniste se transforme, une fois de plus, en fil conducteur incontournable...



Hitler avant sa prise de pouvoir, répétant devant une glace ses discours diffusés par un Gramophone.
(Photo Rue des Archives.)
